

Un haut fait du saint du Mackenzie, saint Joseph

Ndlr : ce haut fait est extrait du livre du R.P Duchaussois : *Aux Glaces Polaires – Indiens et Esquimaux*, publié en 1928 (pages 122-124).

Oui la prière de petits enfants, prière des sœurs de la Charité, prière du missionnaire, voilà le refuge suprême de la confiance courageuse et le dernier secret du triomphe de nos missions polaires dans la lutte pour leur subsistance.

Elles furent spécialement confiées, ces prières, à saint Joseph, père nourricier du divin Ouvrier et de tous les pauvres. C'est lui que le vicaire apostolique du Mackenzie a nommé son *Procureur en Chef*. C'est en son honneur que sont chantées les messes d'actions de grâces pour tous les bienfaits.

Et jamais saint Joseph ne trompa la prière de ses enfants du Nord. Il se fit leur providence. Il apporta sans cesse le nécessaire, et souvent un peu de superflu. Il lui arriva de se cacher, comme pour laisser voir que tout était humainement perdu; mais il reparut toujours à l'heure critique, ne reculant même pas devant le miracle...

N'est-ce pas un miracle permanent déjà que, de tous nos missionnaires, de nos religieuses et de nos orphelins, nul ne soit mort de faim, en ces trois quarts de siècle ?

Qu'il soit donc béni le grand Travailleur invisible de nos missions glaciales.

L'une des dernières interventions merveilleuses du saint Pourvoyeur, au mois de mars 1917, sauva d'une famine imminente l'orphelinat Saint-Joseph, du fort Résolution, sur le Grand Lac des Esclaves.

La pêche de l'automne avait été insuffisante, et la chasse à l'orignal, sur laquelle on compte toujours un peu pour « combler les vides », avait fait entièrement défaut tout l'hiver.

Aux *caribous* (rennes), il ne fallait pas songer. Leurs troupeaux ne fréquentaient plus, depuis des années, ces parages du Grand Lac. De plus, c'était l'époque de leur retour à la mer Glaciale. Des sauvages arrivés de l'est du lac, à 500 kilomètres du fort, avaient dit que les bois favoris des rennes pour leur hivernage étaient désertés.

La pêche sous la glace n'avait jamais été si misérable. Les Frères Kérautret et Meyer, qui étaient allés se loger sur un îlot lointain, avaient pris quatre truites en dix jours, avec leurs 70 hameçons tendus ensemble, sur un long espace, dans l'eau profonde. La visite de ces hameçons avait failli être fatale au Frère Meyer. S'avançant, un matin, dans la brume qu'écrase toujours un froid de plus de plus de 40 degrés centigrades, il n'aperçut pas une large crevasse qui s'était formée pendant la nuit et il y tomba. Il ne dut son salut qu'au long manche d'un outil destiné à creuser des bassins, qui se posa en travers sur la glace, et auquel il se trouva suspendu par les mains.

Cependant les réserves achevaient de s'épuiser. Cent orphelins, dix sœurs et autant de pères et frères ressentaient les premiers tiraillements de la faim.

Un soir, le Père Dupont, supérieur de la mission, n'en pouvant plus d'inquiétude, alla au réfectoire, où il trouva les enfants attablés autour de petits morceaux rôtis des derniers poissons. Prenant l'air mécontent, il dit :

- *Mes enfants, si nous sommes dans la misère, ce n'est pas la faute de nos Frères : ils ont tout essayé; ni de vos bonnes sœurs : elles ont tout sacrifié pour vous. C'est votre faute, à vous !* Plusieurs crurent qu'on leur reprochait de manger trop et se mirent à sangloter.

- *Ce n'est pas cela*, reprit le Père supérieur. *Si je suis fâché, très fâché, **c'est que vous ne priez pas saint Joseph avec assez de ferveur.** Voilà ce que je voulais dire.*

Sur cette explication, tous les petits se lèvent et promettent de prier « de toutes leurs forces ». La Sœur supérieure, mise en demeure de fixer le nombre des caribous, répond qu'il en faut cent, pas un de moins.

- *Eh bien, mes enfants, à genoux !*

Une nouvelle neuvaine commence, séance tenante, pour sommer saint Joseph de procurer les cent caribous. Le surlendemain, c'était la fin des vivres.

Le Père Duport fit venir les deux chasseurs *engagés de la mission* :

- *Attelez tout de suite vos chiens et partez !*

Les sauvages haussèrent les épaules :

-- *Mais tu sais bien comme nous, Père, qu'il n'y a rien, plus rien. C'est impossible.*

- *Partez, vous dis-je. Allez nous tuer cent caribous, pas un de moins. Saint Joseph nous les doit, puisqu'il nous les faut et que nous les lui demandons. Il nous les enverra.*

Tout à fait certains qu'ils allaient à un échec, mais payés pour cela, les deux hommes partirent. Ils n'avaient pas marché deux jours, courte instance pour nos pays, qu'une armée innombrable de rennes débouchait sur le lac, devant eux, et venant de l'est, à l'encontre de toutes les lois suivies, de mémoire d'indien, par ces animaux nomades.

Abasourdis de voir si subitement, et en ces lieux, plus de caribous qu'ils n'en avaient jamais rencontrés à la fois, les chasseurs se ressaisissent, se mettent en position, et procèdent à l'exécution de la bande qui défile sur le flanc. Un renne tombait, et deux parfois, à chaque balle de leur puissante carabine. Le troupeau dispersé, les Indiens s'en furent compter les morts.

Il y en avait cent trois.

C'était au moment même où les sœurs et leurs orphelins réunis à la chapelle pour la neuvaine, suppliaient saint Joseph, « dans une prière à fendre l'âme » de donner vite les cent caribous, pas un de moins.

Le Père Duport, qui nous rendit compte lui-même de ce « haut fait » du cher saint du Mackenzie, finissait par cet avis, auquel c'est notre bonheur de nous conformer toujours :

« *Si vous avez quelquefois un petit mot à adresser à vos auditeurs sur la puissance et la bonté de saint Joseph, n'oubliez pas de nous citer en exemple, car je suis persuadé, et ce n'est pas d'aujourd'hui, que c'est lui qui nous soutient et nous fournit tout ce qui est nécessaire à notre subsistance, dans ce vaste désert glacé. Nous l'avons prié souvent dans nos différentes entreprises ; et, à sa gloire, je dois dire que nous avons toujours été exaucés.* »